10

ADVERTISSEMENT AV PVBLIC.

SVR LES OEVVRES DV MEDECIN CHARITABLE.

Par PIERRE LE COMTE, Docteur Regent en la Faculté de Medecine, de l'Vniuersité de Paris.





A PARIS,
M. DC. XXIX.

A MESSIEVRS,

MESSIEVRS LES DOYEN, ET DOCTEVRS DE LA FACVLTÉ DE MEDECINE.

MESSIEVRS,

Je vous offre ce petit Aduertissement au public, *touchant les abus, qui sont auiourd'huy dans la practique de Medecine: sçachant bien qu'il n'y a personne, qui les puisse mieux cognoistre que vous, qui les voyez par experience tous les iours. Il est vray, que comme ils sont inueterez de longue main, parmy le peuple, & entretenus, par le moyen des petits li-*

urets , qui ne ſeruent , que de l'embaraſ-ſer de plus en plus , dans la Secte des Empiriques : auſsi ſera-il bien difficile de luy perſuader le contraire. Ie croy que ce petit traitté y pourra ſeruir de quelque choſe, pour eſtre fort bref , & intelligible à tous: en attendant que quelqu'vn de vous prenne la peine d'en eſcrire plus doctement , & plus elegamment : pour les mieux repreſenter au Roy , à Noſſeigneurs du Parlement , & à tous autres, qui ont le ſoin de la Police : à ce , qu'interpoſant leur authorité , il leur plaiſe y donner ordre. Cependant ie vous ſupplie de receuoir ce petit preſent , d'auſsi bonne volonté , que ie me ſuis voüé , pour eſtre toute ma vie ,

MESSIEVRS,

Voſtre tres-humble , & affectionné ſeruiteur, & confrere.
PIERRE LE COMTE.



ADVERTISSEMENT AV PVBLIC.

Sur les œuures du Medecin charitable.



N a recognu de toute Antiquité, qu'il n'y a point d'Art, duquel il y ait plus d'artiſans, & où les bons & excellens ſoient plus rares qu'en celuy de la Medecine: parce que chacun s'en veut meſler, & contre-faire le Medecin, bien qu'il n'y ait rien au Monde ſi difficile, ny ſi penible, que ſe bien acquitter de ceſte charge. La confuſion y a touſiours eſté ſi grande, que ſouuent, pour obuier, ou remedier aux in-

conueniens qui en arriuoient tous les iours, les Magistrats ont esté contraints d'y apporter les reglemens à ce necessaires. C'est pour ce subiect que la Cour de Parlement, ayant entendu, que les Apothicaires de ceste Ville ne preparoient point leurs medicamens les vns comme les autres, à faute d'vn Antidotaire asseuré, & que de là prouenoit, que les Medecins estoient souuentefois frustrez de leurs intentions, au grand preiudice des malades: elle a ordonné par ses Arrests de l'an 1536, & de 1597, que certains Docteurs de la Faculté en composeroient vn, lequel tous les Pharmaciens seroient obligez de suiure en la preparation, & meslange de leurs drogues. Mais d'autant qu'il estoit difficile d'acheuer cet ouurage, en sa perfection requise, ceux à qui on auoit donné la charge, ayans esté diuertis d'ailleurs, ne se sont point acquittés

quittés de leurs deuoirs, au moins n'ont ils rien produit de leur trauail à la Posterité. C'est pourquoy la mesme Cour, par autre Arrest du 27. Ianuier 1617, a derechef enjoint, à ladite Faculté, d'y trauailler: comme aussi elle a faict du depuis, & peu s'en faut à present que le tout ne soit accomply. Or vn peu apres qu'elle a eu commencé d'y mettre la main, l'on a veu courir dans Paris & par toute la France, iusqu'aux Nations Estrangeres, vn petit liure, portant en son front le nom de Medecin charitable: duquel aucuns malicieux Apothicaires, pour ce qu'il sembloit auoir esté faict à leur desauantage, ont dit, & publié par tout, que ce liuret estoit le Dispensaire, à la composition duquel tous les Medecins de Paris auoient employé tant de temps. Malice vrayement noire, & insupportable! laquelle fait tort à la reputation de tant d'ex-

cellens perſonnages, qui en toutes ſortes de vertus, & de doctrines, reluiſent dans le corps de ceſte Faculté : & qui bien au contraire ſe ſont fort eſtonnez, qu'vn de leurs confreres ſe ſoit laiſſé porter à ſes paſſiós, iuſques là, que pour ſe venger de quelques particulieres, il ait voulu fabriquer vn ouurage, auſſi peu vtile au public, qu'il eſt compoſé auec bon ordre, & methode. Il a faict plus : car ne ſe contentant de ce premier, il en a par apres adjouſté d'autres plus inutils, ſçauoir le prix des medicamens, l'Apothicaire charitable, & la maniere d'embaumer les corps morts: & depuis peu encore celuy pour deſcouurir les tromperies du Bezaard. Leſquels libelles, pource qu'ils continuoient auoir cours à l'intereſt du public, & au deſ-honneur de la Faculté, i'ay bien voulu certifier par cét eſcrit, l'affection que ie porte à l'vn, & à l'au-

tre: & tesmoigner au cómun, en peu de termes vulgaires, que ces liurets ne sont point l'Antidotaire, ny ouurages de l'Escole de Paris, bien qu'ils soient faicts par l'vn de ses Docteurs: lequel au surplus pouuoit escrire plus doctement, & plus methodiquement, s'il en eust voulu prendre la peine, sans auoir plus d'esgard, comme il a eu, à son interest particulier, qu'à celuy du public. C'est ce que i'espere faire veoir au doigt & à l'œil en la premiere partie de ce traitté: puis en la seconde ie deduiray sommairement les conditions que doibt posseder le Medecin, lequel, à bon droict, se peut attribuer le nom de charitable.

QVANT au premier, ie ne doute point que la plusspart de ceux, qui ietteront leurs yeux sur le tiltre de ce liuret, qu'il ne leur soit aduis, que ie me

veüille opposer à la liberté, & à l'vtilité publique : ou que i'y sois porté par enuie, ou autre passion : neantmoins s'ils se donnent la peine d'en faire la lecture entiere, & de bien considerer le tout, ie m'asseure qu'ils changeront d'opinion, & qu'ils recognoistront que ce que i'en ay faict n'a esté qu'à bonne intention, & pour tascher de procurer que chacun se remette à son deuoir. A fin d'y paruenir, i'essayeray de monstrer en peu de mots, que les œuures dudit Medecin, qui se dit charitable, ne seruent de rien à tous ceux qui se meslent ordinairement, soit bien, ou mal, de la practique de Medecine: encore moins à ceux qui n'en font aucune profession : & puis, ie remarqueray les inconueniens qui en arriuent : & declareray les moyens qu'il y a d'y remedier.

Il est tout asseuré que l'Autheur ne

dira point que son liure peut enseigner les Medecins à bien traitter les malades: veu que luy mesme les presuppose bien versez en la cognoissance, & en l'vsage de toutes sortes de remedes, en ce que à tous momens, craignant qu'on ne l'oublie, il conseille de les appeller, pour apprendre d'eux à s'en bien seruir. par où recommandant la necessité du Medecin, il declare tacitement le desir qu'il a de se faire employer. Est-ce poinct aussi pour les Apothicaires? tant s'en faut: c'est plustost cótr'eux: car il les a trop en horreur; outre ce que tous ils ont leurs particuliers Antidotaires, & manuscrits, par le moyé desquels ils s'estiment auoir des grāds secrets. Il n'aura point aussi trauaillé pour les Chirurgiens & Barbiers, qui sont eux-mesmes des Hippocrates & des Galiens, tant ils sont sçauans dans Paris: & s'en trouuera parmy eux, qui s'imagineront ne

pouuoir rien apprendre des Medecins, bien qu'il n'y ait persóne, qui ne sçache la difference des longues estudes des vns d'auec celles des autres. Les Escholiers en Medecine aurōt bien des meilleurs liures que celuy-là, pour s'instruire en la Theorie, & en la Practique de ceste Sciéce. Les apprētifs Apothicaires, & ceux qui sót en estat de seruir les maistres, n'en ont pas aussi besoin, puisque vn Baud:ron, ou autre semblable Dispensaire, leur donnera bien plus d'entrée dans leur Art. Mais il pourra peut estre ayder à ces ieunes Barbiers chambellans, qui se disent compagnós Chirurgiens, souz ombre d'auoir appris quelque temps à faire le poil dans la boutique d'vn Maistre: ou qui de soymesme, apres auoir veu preparer les decoctions sudorifiques, & administrer les onguents *de morbo*, se veulent ingerer de frotter, & estriller les malades du

grand party : Dieu ſçait comme ils les accommodent, laiſſans touſiours quelques reſtes : & neantmoins ils ſe feront payer mieux, que les meilleurs Maiſtres, ayans ceſte aſtuce, que dés le commencemẽt & premier qu'entreprẽdre aucune choſe, ils voudront qu'on aduãce la moitié de la ſõme. Il pourra pareillemẽt eſtre commode aux nouuelles gardes d'accouchées, & de malades, qui n'ont point encore fait d'apprentiſſage, aux deſpẽs de la ſanté, & par fois de la vie de ceux qui s'y fiẽt par trop : car quãd elles ont faict vn an ou deux ce meſtier, elles ſe perſuadent eſtre plus capables que les plus ſçauans Medecins du monde. Le plus grand mal que i'y trouue pour les malades, c'eſt que bien ſouuent on leur aura plus de croyãce qu'aux Medecins: pource qu'elles ſont continuellement aux oreilles de ceux qu'elles gardẽt, les ſçauẽt fort bien amadouër, & ſuiure les mouuements de leurs inclinations na-

turelles. Ie ne parle que de celles qui sont temeraires, & outrecuidées, & non des autres qui sont mieux aduisées, & qui s'acquittent de leur deuoir à fidellement seruir les malades, sans tant faire les entéduës. Voila dóc comme le liure du Medecin, qui se dit charitable, ne sert de rien à ceux qui sont ordinairement parmy les malades horsmis aux broüillons, & gaste mestiers, qui n'ót ny l'industrie, ny la capacité de s'ayder, ainsi qu'il appartiét, de ces remedes, cóme des armes propres à cóbattre les maladies.

Et pour ceux, qui ne se qualifient de la vacation, l'Autheur certifie en plusieurs endroicts, que son liure sera grádement profitable à tous, notamment aux communautez des Religieux, & Religieuses, aux grandes familles, aux Seigneurs & Dames des Villages, pour en secourir charitablement les paures malades, & à plusieurs autres sor-

tes

tes de perſonnes qui s'en pourront ſeruir ſelon les diuerſes occurrences des maladies, & en tous lieux.

Veritablement ceſte couuerture eſt fort belle: mais ſi on prend garde aux fondemens, on trouuera que tout ce baſtiment de receptes eſt en peril eminent, & qu'il ne peut long temps ſubſiſter ſans tomber en ruine. L'inconſtance des maladies, la diuerſité de leurs cauſes, l'inégalité des temperamens, les aages, les diuerſes façons de viure, & autres choſes ſemblables, ſont autant de ſables mouuans, ſur leſquels cet ouurage eſtant appuyé, comme il eſt, ceux qui s'en voudront ſeruir, s'ils ne prennent garde à eux, pourront facilement en receuoir du deſplaiſir.

Il n'y a point de doute qu'il n'y ait du peril d'enſeigner à ceux qui ne ſont point de l'art, les remedes, ſoient purgatifs, ou autres, qui ont la force d'alte-

rer nos corps. C'est tout de mesme que si on bailloit des armes à vn fol, à vn enragé, bref, à vn qui ne s'en peut ayder. Les Anciens plus sages, & mieux aduisez que nous, n'enseignoient point la Medecine qu'aux enfans des Medecins, qui estoient instruicts en la profession de pere en fils, & qui employoient tout le temps de leur vie à rechercher les vrays moyens, pour se rendre plus parfaicts en la contemplation, & en la practique de cet Art.

De dire que son liure sera profitable aux communautez des Religieux & Religieuses, ie ne sçay sur quoy il est fondé ; parce que ceux qui auront le soing de traitter leurs malades, (qui sont quelques fois en grand nombre, soit que l'on y viue austerement, ou auec moderation,) s'ils sont de la maison, ou ils entendent l'Art de la Medecine, ou ils ne l'entendent pas. S'ils ne

l'entendent pas, ſon liure ne ſera ſuffiſant pour les inſtruire de tout ce qui eſt neceſſaire, ny meſme de tout ce qu'il contient. Et s'ils l'entendét, ce liure leur ſera auſſi fort peu vtile: d'autant qu'ils en auront des bien plus amples, comme ſont les Antidotaires, & autres ſemblables liures, deſquels les Practiciens ont accouſtumé de s'ayder. D'ailleurs, ie ne ſçay perſonne qui vouluſt empeſcher leurs commoditez, principalement en ce qui concerne l'achapt, & le meſnage des medicamens, dont ils ont beſoin, pour ſe garantir à l'encôtre des maladies: la ſanté leur eſtant ſi neceſſaire, que ſans icelle ils ne peuuent accomplir les exercices de leurs regles. Et c'eſt la plus importante raiſon, que les ſuperieurs ont de n'admettre en leurs ordres, que les plus ſains, & plus robuſtes. Il ſe trouue ordinairement parmy les Religieux des perſonnages

de tres-grand ſçauoir, & fort capables: & s'en trouue aſſez, qui ont autre-fois eſtudié & practiqué la Medecine: les vns & les autres peuuent ſeruir par fois au lieu des Medecins. Et où cela ne ſeroit, il n'y a pas vn de noſtre corps, qui n'allaſt tres-volontiers les viſiter gratuitement, & les aſſiſter en leurs maladies, de ſon conſeil, & de ſes moyens, ſi tant eſt qu'ils ne ſoient fondez, ou qu'ils n'ayent point aſſez de commoditez: car en recompenſe ils peuuent prier Dieu pour nous. Mais auſſi la raiſon ne permet pas, que s'il y a quelques vns d'entr'eux qui entendent aucunement la practique de Medecine, qu'ils s'en ſeruent hors de leurs conuents, pour traitter indifferemment tous ceux qui s'adreſſeront à eux, ſoient riches, ou pauures, & en tirer de l'argent, ou autre commodité: ſouz pretexte, peut eſtre, de la pauureté de leur

maiſon, ou de ſe faire rembourſer des fraiz, ainſi que nous auons veu practiquer par aucuns Religieux de ceſte ville: car outre ce qu'ils ne s'y entendent pas ſi bien que ceux de l'Art, il y va de la conſcience: puis qu'en vne ville policée les Medecins, Apothicaires, & Chirurgiens ſont contraints de faire apprentiſſage, & preuue de leur ſçauoir, pour acquerir les degrez de Docteur, & de Maiſtriſe: ce qui ne ſe peut faire que par vn long temps, & à grands fraiz; au moyen dequoy ils ont permiſſion d'exercer cet Art, ſans qu'il leur ſoit permis de ſe meſler du meſtier d'autruy.

Ie ne m'oppoſe point auſſi aux œuures pieuſes de quelques gens de bien, & de commoditez, qui ont chez eux prouiſion de drogues, & de remedes, non ſeulement pour s'en ſeruir en leur famille, mais auſſi pour en aſſiſter les

pauures en leurs maladies, pourueu que cela ſe face auec bon conſeil, & ſans faire tort à perſonne.

Quant à la Nobleſſe des champs, laquelle, par le moyen de ce liure, ſe doit fournir de certains medicamens propres à guerir les malades, particulierement leurs pauures ſubiects, & lors qu'il y a faute de Medecins: ie ne vois point comme cela ſe pourra, ſans autre inſtruction; d'autant que ce n'eſt pas aſſez d'auoir des remedes en main: il faut auſſi cognoiſtre les maladies, les diſcerner d'auec leurs cauſes & ſymptomes, & faire quelque fois les operations de Chirurgie, qui ſont autant, & plus neceſſaires, que les medicamens; autrement il ne ſçauroit y auoir que de la confuſion. Et ne ſe peut dire que ce ſoit pour euiter aux fraiz; atte̅du qu'il veut qu'on ſe fourniſſe d'vtenſils & de drogues, leſquelles, poſſible, la

plusſpart ne ſeruiront iamais. Car il eſt certain que les gens de village ne ſont pas ſi ſubiects aux maladies, que les habitans des villes ; pource que ceux-cy ſont plus d'excez, & ſe mignardent dauantage. D'ailleurs, les païſans, lors qu'ils ſeront incommodez de maladies, aymeront touſiours mieux d'enuoyer aux bonnes villes, vers les Medecins, comme ils ſont couſtumiers de faire, pour auoir quelque bon aduis d'eux, en eſtant quittes pour peu de choſe, que de ſe mettre à l'abandon entre les mains d'vn Seigneur, ou de quelque Dame charitable, qui n'y entendra pas plus qu'eux.

Mais pourquoy dit-il qu'aux champs on ſe peut ſeruir de ſon liure ſans Medecin, & que dans la ville il ne veut point permettre qu'on face aucun remede ſans ſon conſeil, ainſi qu'il repete ſi ſouuent, pour le moins autant de fois

qu'il y a de fueillets en sõ Medecin charitable? Il semble que pour n'estre pas bien portatif, qu'il ne se plaist point d'aller aux champs visiter les malades: pour ceux de la ville, il declare assez qu'il en veut auoir sa part. Et c'est en quoy il ne peut celer sa passion, donnant trop à cognoistre que ce n'est point tant pour le bien du public qu'il a trauaillé, que pour son profit particulier, & pour mettre les Apothicaires en mauuais odeur. Il a bien quelque raison de s'attaquer à eux ; parce que la pluspart ils font trop les entendus, & ne conseillent iamais de prendre aduis du Medecin, que quand ils se trouuent au bout de leur roullet, & qu'ils croient le malade en danger de mort, ou qu'ils ont besoin de quelqu'vn pour aduoüer ce qu'ils ont desia fait d'eux-mesmes. Ie n'entends point neantmoins parler de ceux qui viuent en gens de bien, & se

tiennent

tiennent dans la mediocrité, ains seulement des autres, qui par trop d'auarice abusent de leur Art. Demandez à ceux-cy qui les contraint de contre-faire les Medecins, & pourquoy ils distribuent si librement leurs drogues à tous venans. Ils vous diront, quant aux drogues, que s'ils les refusent qu'vn autre leur en baillera: & que pour le regard des malades, on les esueille assez souuent de nuict, pour les visiter au refus des Medecins: & que s'ils sont suffisans d'ordonner des remedes la nuict, qu'ils le peuuent aussi bien faire de iour: & de plus, que c'est pour éuiter aux fraiz qu'il conuiendroit subir, s'il falloit aussi auoir le Medecin.

Mais moy ie dis que ie n'entéds point leur empescher la vente des drogues, veu qu'ils sont marchands Espiciers: à condition que ce soit en gros seulement, & aux marchands forains, &

qui sont de l'Art: non en detail, ny à ceux de la ville, sans ordonnance de Medecin approuué, craignant les abus: car autrement ils font tres-mal, & ne doiuent point prendre excuse sur leurs compagnons qui peschent comme eux. Et pour ce qui est de traitter d'eux-mesmes les malades, sans autre conseil, il ne leur doit point estre permis, ains defendu tres-expressément, à peine de grosse amende; à fin de leur oster toute occasion d'en abuser. Quant au leuer de la nuict, ils ne sont pas en ceste action plus diligens que les Medecins: & nous sçauons par experience que quand l'esperance de gaing leur est petite, ou qu'il y a du peril, comme durant la contagion, ils ne se leueront pas les premiers, & ne manqueront de demander l'ordonnance du Medecin, sans laquelle ils diront ne pouuoir rien faire. En autre temps, s'ils sont appel-

lez de iour, ou de nuict en quelque maiſon aiſée, dés le commencement de la maladie, ils ſçauront fort bien debiter leurs drogues, & en moins de rien, ſans aucune ordonnance, en couurir d'eux-meſmes la table des malades, leſquelles ils vendront ſi cherement, qu'ils feront bien payer leurs viſites plus cheres que celles des Medecins. Ce ſont ces auaricieux qui attendent le plus qu'ils peuuent de faire appeller du conſeil, craignant qu'on ne leur rogne les ongles, ſi on vient ſeulement à ordonner les remedes les plus neceſſaires, & retrencher tous les autres ſuperflus. Le deſordre qu'ils ont apporté eux-meſmes en l'exercice de la Medecine, a eſté l'vn des principaux motifs, qui ont incité noſtre confrere à la conſtruction de ſon premier ouurage. Le ſecond, & le troiſieſme ne tendent à autre fin, par la declaration du prix des

medicamens simples & composez : car c'est pour monstrer plus euidemment au peuple le gaing excessif qu'ils font en mettant leurs parties si hautes: combien que ces deux traittez n'estoient pas autrement à propos, estant chose incertaine que le prix des drogues simples, & d'ailleurs si facile à sçauoir, par le cours du marché, qu'vn ieune garçon Espicier pourroit aisément en deux ou trois heures en auoir la raison, sans qu'il ait esté besoin qu'vn Docteur en Medecine se soit amusé à si peu de chose : ny mesme pour ce qui est de la taxe, & du *modus faciendi* des medicamens composez, veu qu'il a laissé le tout si imparfaict, qu'il est impossible à ceux qui ne sont du mestier, de le pouuoir entendre. Se peut-il faire, qu'il s'imagine de pouuoir instruire par si peu d'escrits que les siens, ceux qui ne sont point versez en la Pharmacie, pour sça-

uoir bien preparer, & mesler les medicamens : puis que pour cet effect il faut y estre duit de longue main ? Il ne se reçoit à Paris aucũ Maistre Apothicaire de la ville, qui n'ait fait quatre ans d'apprentissage, & seruy six autres années les Maistres, qui sont eux-mesmes assez souuent empeschez de bien & deuëment preparer les remedes. De plus, le mesnage de ceux qui se font en la maison est de si peu de consequence, que quand on aura bien balancé, on trouuera que si on mettoit vn peu la main aux desordres, les medicamens seroient à beaucoup meilleur marché, plus profitables, & mieux administrez par les Apothicaires, que par les seruiteurs & seruantes des malades, comme veut nostre confrere.

Mais supposons auec luy que tout ce qu'il a descrit dans son Medecin charitable soit tres-bon, nonobstant que

ie poûrrois remarquer plus de vingt à trente endroicts où il y a du manque, ſoit en la matiere, ou en la forme.

I'aduouë auſſi qu'aux maladies communes, eſquelles il n'eſt le plus ſouuent beſoin que de purger les inteſtins, & les autres parties naturelles, des ordures & mauuaiſes humeurs qui y croupiſſent, & d'où s'eſleuent des fumées & vapeurs, qui ſont cauſes de pluſieurs faſcheux ſymptomes, comme de palpitation de cœur, nauſée, micraine, & de cephalalgie, qu'il n'importe pas touſiours de quels ingrediens la medecine purgatiue ſoit compoſée : pourueu qu'elle ait aſſez de force pour faire ſon effect, ſans troubler le corps ſeulement: & que le malade la puiſſe ſupporter; parce que la ſubſtance membraneuſe du ventricule, & des inteſtins, de nature froide, & ſpermatique, ne s'offenſe pas legerement d'vne priſe,

ou deux de quelque medicament, quoy que violent. Et c'eſt pourquoy les Medecins eux-meſmes vſent par fois, & font vſer à leurs malades, des remedes qu'ils ont le plus en main, ou qui ſont de moindres fraiz, ou plus agreables, & plus faciles à ceux qui les prennent: mais auſſi quand il en arriue quelque mauuais accident, ils ont la ſcience d'y remedier auſſi toſt: ce que n'ont point les ignorans.

L'importance de cet affaire eſt en ce, que ceux, qui de viue voix, ou par lecture, auront appris la compoſition d'vne medecine purgatiue, s'ils en ont experimenté quelque bon effect, ils voudront en vſer encore vne autre fois, & en donneront à leurs amis, lors qu'ils les verront malades, & qu'ils s'imagineront en auoir beſoin: ſi bien que ce remede ayant, aucunemét, reüſſi vne fois ou deux, ils le tiendront pour

vn grand secret,lequel ils ne communiqueront pas aisément à personne, & s'en seruiront comme d'vne selle à tous cheuaux, en toutes sortes d'occasions. Cependant il se trouuera telle maladie, laquelle de legere qu'elle estoit, & guerissable par vn autre remede plus propre, se rendra mortelle,& incurable. Si quelqu'vn se plaint de la colique, vn ignorant de l'Art choisira dans le Medecin charitable vn remede, lequel peut estre, au lieu de la diminuer, l'augmentera, par des douleurs intolerables, qu'il fera souffrir au malade : ce qui n'arriueroit, s'il auoit la cognoissance du mal, & de sa cause; d'où il prendroit indication,pour faire choix d'vn autre remede plus conuenable. Les coliques bilieuses se guerissent par d'autres remedes que les phlegmatiques: & les venteuses, par d'autres que les nephritiques: il n'y a que la difficulté de

de bien diſcerner les vnes d'auec les autres, le lieu, la nature, & les diuers degrez de leurs cauſes : ce qui n'appartient qu'aux Medecins; parce que les meſmes ſignes, par leſquels on les recognoiſt, prouiennent aſſez ſouuent de cauſes differentes, & peuuent deceuoir les plus experts, s'ils n'y regardent de bien prés.

D'vn autre coſté, nous voyons que quand les receptes ſont tranſcrites par des ignorans, à faute de ſçauoir l'orthographe, les noms des drogues ſont tellement changez, qu'on a bien de la peine de deuiner ce qu'ils veulent ſignifier : & par fois, au lieu d'vn bon medicament, denoteront vn venin qui fera mourir ou languir celuy qui le prendra : les exemples de ces malheurs ne ſe voyent que trop ſouuent.

Il ſe trouue des hommes, leſquels aprés auoir appris quelques remedes

generaux, sans autre science, se mettent à courrir le païs, principalement s'ils ne sçauent de quel bois faire flesche: car lors la necessité les contraint de se fourrer par tout, & faire croire aux idiots qu'ils sont fort habiles, & capables. Ce qui leur est encore plus facile, s'ils ont aucunemét l'addresse d'abbatre la cataracte, extirper le testicule, & extraire la pierre de la vescie: lesquelles operations les Chirurgiens sedentaires aux villes, laissent volontiers à ces courreurs, pour les accidents, & grands dangers, qui en arriuent iournellement.

Il y en a d'autres moins vtiles que ceux-cy, mais sans comparaison, beaucoup plus pernicieux, lesquels si tost qu'ils ont achepté pour piece de prin de quelque chetif Philosophe Chymique (car ils ne s'addressent pas aux plus experimentez) la maniere de preparer

là poudre d'Algarot, d'Antimoine, & de Mercure : tirer des quintes essences, & des extraicts les plus communs des mineraux, vegetaux, & animaux, pourueû qu'ils sçachent auec cela parler trois mots de Latin, ils se font donner entrée dans les illustres maisons, pour y chanter les loüanges de ces drogues, qu'ils appellent Elixirs, pierres philosophales, & remedes specifiques, souz ombre qu'elles sont faciles à prendre, & qu'en petite quantité elles font des grands effects : qui sont les moyens par lesquels ils deçoiuent les petits, & les grands, qui ne s'y entendent point, & qui permettét vn peu trop facilement, que ces temeraires iettent de la poudre aux yeux des plus clair-voyans, qui neantmoins s'en sçauent fort bien donner de garde.

Ils apportent pour tesmoignage de leur suffisance, certain nombre de cures,

où par hazard ils ont bien rencontré, ayant trouué la beſogne toute preparée, & ſe taiſent de celles où ils ont fort mal operé. Les mauuaiſes rencontres qu'ils font tant de fois, les retiennent quelque peù de n'entreprendre ſi librement les maladies, dont l'iſſuë eſt douteuſe. Quand ils penſent l'occaſion bonne, ils font le mal beaucoup plus dangereux qu'il n'eſt: & ſi on les prie d'y apporter quelque choſe du leur, & d'entreprendre la gueriſon du malade, (comme on fait aſſez ſouuét, lors qu'on ne ſçait à quel Sainct ſe vouër, manquant la patience, que les parens, ou les amis, ou les malades meſmes doiuent auoir en choſe, qui leur eſt ſi importante) ils feront en ſorte qu'à l'inſtant on donnera congé aux Medecins, Apothicaires, & Chirurgiens, qui ne leur voudront ceder, de peur qu'ils ne les eſclairent de trop prés. Lors ils

tuënt ſeurement, ſans crainte d'eſtre repris, remonſtrans qu'auſſi bien la maladie eſtoit deſeſperée. Et s'il en eſchappe quelqu'vn, comme il peut arriuer, (ſuiuant ce que nous auons dit cy deſſus, qu'il n'importe pas touſiours abſolument de quelles drogues on ſe ſerue) ils en font des trophées : & au contraire, s'il en arriue mal, ils n'ont iamais le tort, & trouuent fort bien leurs deffaites aux deſpens de qui que ce ſoit.

Ie ne dis rien de tous ces farceurs, qui eſtallẽt, & vendent publiquement leurs denrées, pour mieux tromper le pauure peuple, & les plus ſimples, qui s'y amuſent ; parce que la tromperie eſt d'autant moins ſenſible, que plus il y a de perſonnes, qui, moyennant peu d'argent, y participent : & ſeroit plus tolerable, ſi au lieu d'apporter quelque ſoulagement aux maux, leurs drogues

ne les rendoient plus aigres, & plus dangereux. C'est vne grande imprudence, & legereté d'esprit à ceux, qui ont plus de croyance à ces courreurs, qu'aux vrays Medecins, desquels ils voudront estre gueris en moins de rien, sans leur donner le temps requis: & cependant ils prendront vne patience admirable auec ces charlatans, qui à la fin, par la faueur des premiers remedes des Medecins, & à l'ayde de la nature, en viendront à bout, & emporteront tout l'honneur de la cure, laquelle n'eust, peut estre, point duré le quart du temps, si le Medecin s'y fust employé auec bonne methode, ainsi qu'il a accoustumé de faire.

Voila donc comme il y va de l'interest du public, & de la conscience, à enseigner les secrets de l'Art, tant à ceux qui n'ont point l'addresse de s'en ayder, qu'à ceux qui en peuuent abuser.

Ce n'eſt pas pourtant que ie vueille fermer la porte à la vertu : car outre ce que ie confeſſe libremét, qu'entre ceux qui font vne meſme profeſſió, il y en a, qui ſe ſeruent des meſmes moyens, auec plus d'induſtrie, & de dexterité, que les autres : il y a au ſurplus auſſi bien des habiles hommes hors de Paris, que dedans, n'eſtant pas touſiours neceſſaire d'eſtre Docteur, pour eſtre docte : ny d'eſtre Medecin de Paris, pour eſtre plus habile. Mais ie ſouſtiens qu'on ne doit point donner l'entrée ſi libre à tous venans, ny à tous ceux, qui ſe vantent d'auoir des particularitez, que les autres n'ont point : à fin de s'introduire tant plus facilement parmy les grands ; car deuant les admettre, & les approuuer, il faudroit les faire recognoiſtre par gens capables, & qui ne ſe laiſſent point aiſement emporter à leurs paſſions, ſinon quand il y va de l'intereſt

de Dieu, du Prince, & du public.

On me dira que dans le Medecin charitable, il n'y a point de ces drogues violentes, dont les Charlatans ont accouſtumé d'vſer, ains ſeulement de celles, qui ſont benignes, & dont les operations aſſeurées ſont recogneuës de tout temps.

Ie reſponds, que ie ne trouue point mauuais le conſeil, dont noſtre confrere a vſé, de ne point faire mention de ces drogues ſi violentes, vſitées plus communément par les charlatans, en toutes occurrences de maladies: mais ie dis que l'vſage meſme des plus benignes eſt touſiours ſuſpect: veu que le medicament laxatif, eſtant de ſubſtance moyenne, entre l'aliment, & le venin, il eſt impoſſible d'en trouuer aucun, qui, aprés l'operatiõ, ne laiſſe dans le corps quelque mauuaiſe impreſſion. Et c'eſt pourquoy on adiouſte touſ-

iours

iours des correctifs auec tel medicament que ce soit, pour corriger la malignité, & la rendre moins nuisible. Neantmoins ie n'entends point reietter les drogues, dont se seruent les charlatans. Nostre Escole mesme ne les a iamais reiecté que pour la crainte des abus, & pour ce que n'estant pas bien preparées, elles apportent plustost la mort que la santé : car quand elles ont passé par les mains de quelques sçauans, & industrieux Chymistes, comme il y en a aucuns dans ceste ville, & sont employées par des personnes entenduës, il n'y a point de doute qu'elles ne puissent seruir indifferemment aux riches & aux pauures, veu que, comme il a esté dit, elles sont aisées, de grande efficace, & de peu de coust.

Il eust bien mieux vallu qu'il eust fait election de quelques vns de ces remedes chymiques, les plus vsitez au-

iourd'huy, & dont l'experience les a fait recognoistre moins perilleux, pour en composer vn traitté, qui eust apporté beaucoup plus d'vtilité au public, que ne font ses autres œuures, lesquels on pourroit luy obiecter d'auoir adiousté pour faire enfler le volume. Il eust encore esté plus à propos de descrire la Theriaque, & les autres remedes cardiaques qu'il a obmis, & dont les effects ont de tous temps esté si grands, & recogneuz si souuerains en toutes ces années pestilentielles, pour auoir garanty de mort ceux qui s'en sont dextrement aydez. Qu'estoit-il besoin d'enseigner au quatriesme liure, comme il faut embaumer les corps morts, puis que les pauures, pour qui specialement vn Medecin charitable doit trauailler, en sont fort peu curieux, leur estant chose superfluë? Le traitté du Bezaard, qui sert de corniche à ses œu-

ures n'eſtoit pas auſſi beaucoup neceſſaire; parce qu'il ne fait que redire ce que les autres auoient deſia dit, pour deſcrier ceſte pierre, de laquelle auſſi bien l'on ne fait plus tant d'eſtat, puis qu'il eſt ſi difficile d'en auoir de la vraye, & que les tromperies de la fauſſe ont eſté deſcouuertes long temps auparauant qu'il euſt volonté d'en eſcrire. Il me ſemble que reiettant ceſte pierre, il deuoit auſſi effacer la maniere d'en vſer, qu'il a laiſſée dans ſon Medecin charitable, en ceſte quatorzieſme edition, comme il l'a cotté: à fin qu'on n'euſt point eu ſubiect de dire, que ſon traitté du Bezaard n'a eſté que pour tant plus nuire aux Apothicaires, qui ont accouſtumé de le vendre, & tous les autres medicamens, à ſi haut prix, que par leur auarice ils ſont la ſeule cauſe, de ce qu'auiourd'huy on apprehende tant leurs parties, & de ſe faire

traitter par ceux de l'Art. Il y auoit desia de l'esperance, quand il a commencé de mettre son Medecin souz la presse, que bien tost on banniroit tous les abus de la Medecine, sçauoir lors que l'Antidotaire seroit paracheué, & que tous les membres de ce grand corps se remettroient en leur deuoir, par le moyē d'vn bon Reglement, que le Roy, ou Messieurs de la Police renouuelleroient, ou establiroient de nouueau, à ce que personne ne se meslast plus que de sa vacation, souz peine de grosse amende, & de punition corporelle, si le cas y escheoit, comme il se practique és lieux où la Police est bien obseruée. Par ainsi les Medecins ne pourroient s'employer qu'à bien rechercher les causes des maladies, & à ordonner les remedes les plus propres, pour guerir promptement, aisément, & seurement. Les Apothicaires n'auroient qu'à bien

choisir, preparer, & mesler les medicamens, pour les vendre à prix raisonnable, comme les autres marchandises, dont la taxe seroit faite, & recogneuë tous les ans, si besoin estoit. Le grand debit leur apporteroit plus de profit, sans charger leur conscience: & les malades, au lieu d'vn remede, en auroient quelque-fois demie douzaine. Les Chirurgiens, & Barbiers administreroient les medicamens, feroient toutes les operations de Chirurgie, & n'entreprendroient aussi eux-mesmes de traitter entierement les malades, ny de fournir toutes les drogues: sans attendre, comme ils font, iusques à l'extremité, pour demander du secours. Les Medecins sont pour le moins autant fidels, & discrets qu'eux, à celer les maladies honteuses, & mieux armez de toutes sortes de sciences, pour combattre plus asseurément les ennemis du

corps humain. C'est aussi bien tousiours à eux, à qui de necessité il se faut adresser, quand on a tenté toutes les voyes ordinaires, & qu'on n'y sçauroit plus qu'y apporter. Ne vaudroit-il pas mieux de prendre leur aduis dés le commencement, sans se mettre en danger de s'embarasser dans des labyrinthes, d'où par aprés on ne peut aisément sortir?

On feroit aussi en sorte que les ieunes hommes de bon esprit, qui n'auroient point encore acheué le temps du seruice des Maistres, ou qui n'auroient le moyen d'acquerir la maistrise, seroient employez, & defense faite tres-expresse aux Maistres de n'obliger continuellement tant d'apprentifs, lesquels aprés leur temps d'apprentissage acheué, ils ne veulent plus receuoir en leurs boutiques, pour en prendre des autres qui leur donnent encore de l'argent: &

tous les broüillons qui augmentent le desordre, & qui ne sont capables de rien, ou qui se meslent du mestier d'autruy, comme on en void ordinairement dans Paris, seroient bannis, ou empeschez de faire mal à personne. C'est ce qu'il falloit soliciter, & non composer des petits liurets, qui ne seruent au public, non plus que cy deuant ont seruy les recueils d'Alexis Piedmontois, le petit bastiment des receptes, & vne infinité d'autres, ausquels les hommes de iugement n'ont iamais tant adiousté de foy, qu'à la viue voix du Medecin, lequel ayant consideré le mal, & de ses yeux recogneu ce qui ne se peut exprimer, ny par parole, ny par escrit, il y apporte aussi tost le remede, & en moins de rien, eu esgard aux facultez du malade, donne aduis de tout ce qui est à faire. Les Medecins, quand ils sont malades, ne se fient point tant à

leur sçauoir, & experience, qu'à ceux de leurs confreres, qui sont en santé: comment se pourra-il faire que les malades qui ne sont de l'Art facent leurs remedes eux-mesmes?

Ie ne m'estendray point plus auant sur ce discours, de crainte d'ennuyer le lecteur: & souz espoir, que si nostre confrere prend la peine de lire tout ce que dessus, & le bien peser, il ne fera doresnauant aucune difficulté d'effacer de ses qualitez, celle de Medecin charitable: pour la quitter à celuy que ie m'en vay descrire le plus succinctement qu'il me sera possible.

Ie ne cognois point de Medecin en ceste Faculté de Paris, qui ne merite aussi bien que luy le nom de charitable, parce qu'en faisant l'exercice de sa charge, il est souuentesfois assez esmeu, & contraint, s'il faut vser de ce mot, d'exercer la charité enuers ses malades, spe-
cialement

cialement s'ils sont pauures, & necessiteux : mais pour estre parfaictement charitable, d'effect, aussi bié que de volonté, il seroit necessaire que le Medecin fust homme de bien, sçauant, de bonne temperature, & riche.

Pour estre hôme de bien ce n'est pas assez qu'il viue à la maniere des anciens Philosophes, qui n'auoient autre but, que de paroistre à l'exterieur, parfaicts en la practique des quatre vertus, desquelles, comme de quatre principaux gonds dependent toutes les actions humaines; d'autant que ces Philosophes, n'estans point esclairez de la lumiere Euangelique, ne suiuoient que les mouuemés de la Nature, laquelle, selon la diuersité des lieux, change les temperamens, & les inclinations des hommes. Et c'est pourquoy, ils n'ôt point eu tous la mesme opinió du souuerain bien, ny des moyens pour y paruenir : ainsi qu'il

eſt aiſé de iuger par la grande confuſion,& contrarieté de leurs loix, les vns eſtimans vertu ce que les autres ont reputé pour vice. Il ne faut point auſſi que le Medecin s'arreſte aux maximes des Politiques, qui aſſez ſouuent pour le bien du general, comme ils s'imaginent, font des choſes contraires au bien,& à la charité des particuliers.

I'entend qu'il ſoit bon Chreſtien, aymant Dieu de tout ſon cœur, & ſon prochain comme ſoy-meſme: à fin que s'exerçant aux œuures de miſericorde en ceſte vie, il puiſſe eſperer en l'autre la recompenſe eternelle.

Il eſt vray qu'autre-fois il y a eu des Medecins, qui pour viure auec vn peu trop de liberté, ont acquis à leurs confreres la reputation de n'eſtre pas trop ſcrupuleux aux ceremonies de la Religion; pource qu'ils s'addonnent plus que les autres hommes à la contempla-

tion des œuures de la Nature: mais il eſt certain que comme il n'y a point de Religion au Monde aſſeurée, ny Saincte, ny qui preſche plus l'amour fraternel, que la Chreſtienne: auſſi il n'y a point de perſonnes, qui ayent plus d'obligation de la ſuiure que les Medecins; parce qu'ils ont vne tres-grande cognoiſſance des effects de la Toute-puiſſance Diuine, & les occaſions d'exercer tous les iours les œuures de miſericorde, en voyant les miſeres, & les afflictions des hommes. Vn Medecin qui fera profeſſion de viure en bon Chreſtien, quand on l'appellera pour viſiter vn malade, s'il le recognoiſt en danger de ſa vie, il luy conſeillera premierement de ſe reconcilier, & mettre en bõ eſtat auec Dieu, par l'adminiſtration des Saincts Sacremens; à fin que l'eſprit eſtant en repos, il ſoit plus aiſé de remettre le corps en ſon temperament

naturel, & rendre la maladie moins reuesche aux remedes : attendu la grande sympathie de l'ame auec le corps. Ce Medecin ne sera point ambitieux, & ne voudra faire paroistre, qu'il a plus de sçauoir, que d'affection, pour guerir le malade. Il n'empesche a d'appeller aucun de ses confreres, & lors qu'il sera en consultation auec eux, il ne dõnera pas subject de dire que la discorde des Medecins a fait mourir Cesar. L'auarice ne l'empeschera de visiter les pauures aussi bié que les riches. Ne multipliera point ses ordonnances, pour se mettre bien auec les Pharmaciens auares, ains ordonnera seulement les remedes les plus necessaires, pour mieux, & plus promptement procurer la santé. Ne sera point si subject à ses plaisirs, qu'il neglige le soing de ceux, qui attendent le secours de luy. N'aura point d'enuie, & ne sera point inquieté, s'il en-

tend qu'vn autre s'aduance plus que luy. Se donnera garde d'offenſer la renommée de ſes confreres, les meſpriſant, ou ne parlant aſſez dignement d'eux, ſpecialement lors qu'il ſera enquis de leur capacité. Bref, le Medecin, qui voudra ſe bien acquitter de ſon deuoir, & qui de parole, & d'effect, rendra bon, & fidel ſeruice à ſes malades: c'eſt celuy-là que veritablement on doit appeller charitable.

Mais il faut qu'il ait auſſi de la doctrine, ie dis doctrine profonde, & non ſuperficielle; car le Medecin ayant pour obiect la ſanté du corps de l'hōme: tout ainſi qu'elle ſe peut corrompre par vne infinité de maladies, qui ont leurs cauſes autant variables, qu'il y a de choſes differentes au Monde: de meſme, il eſt neceſſaire, pour ſe rendre plus capable de les guerir, qu'il ait la cognoiſſance de tout ce qui peut tom-

ber ſouz la capacité de l'entendement humain. Laquelle choſe il obtiendra plus facilement, s'il ſçait en perfection les langues Grecque, & Latine; pource que les principaux Autheurs de toutes les Sciences ont eſcrit en ces deux langues. Il ne doit point auſſi ignorer l'Hebraïque, ny ſes filles, les Chaldaïque, Syriaque, & Arabeſque. Pour les autres matrices, ou filialles, eſquelles il y a quelques Autheurs qui ont laiſſé leurs conceptions par eſcrit, ie voudrois que le Medecin en entendiſt le plus qu'il luy ſeroit poſſible: principalement s'il auoit à voyager, ou faire exercice de ſon Art en païs, où elles ſont en vſage. Il doit auoir vne ample cognoiſſance de toute l'Hiſtoire; parce que les exemples des choſes paſſées nous donnent aduis ſur les preſentes, & ſur celles qui ſont à venir.

Il faut qu'il ſoit verſé en toutes les

parties de la Philosophie ; laquelle contient les principes generaux des Sciences & des Arts.

La Logique luy donne la clef pour ouurir les cabinets les plus secrets d'icelles, & pour l'esclairer à ne se tromper par la diuersité des obiects, qui se presentent en leur recherche.

La Metaphysique contente sa curiosité, lors qu'il veut cognoistre par raisons naturelles, tout ce qui se peut en general, de l'essence, & des attributs de Dieu, & de toutes les substances diuines, & surnaturelles; à fin que par ceste lumiere il se cognoisse mieux soymesme, & les infirmitez de l'homme, dont la nature, & la vie ne sont rien du tout, en comparaison de la Toutepuissance, & de l'Eternité de Dieu.

La Morale luy fournit les preceptes generaux de viure en homme de bien, s'adonnant à la practique des vertus, &

domptant les mouuemens, & les paſſions contraires à la raiſon.

La Phyſique luy deſcouure les threſors de la Nature, & le fait penetrer par tout le globe de la terre, iuſques à ſon centre, luy monſtrant comme les mineraux, les metaux, & tous les foſſiles peuuent ſeruir à l'homme. En la ſurface de la terre luy fait voir vne infinité de plantes, dont elle luy donne la cognoiſſance externe, & interne, pour s'en ſeruir aux occaſions, du maintenir, ou du reſtablir de la ſanté. Et pour ce meſme ſujet, ne luy cele rien de la nature des animaux, qui font leur demeure en l'eau, ſur la terre, & en l'air. Le fait monter en haut, pour contempler les meteores engendrez de vapeurs, & d'exhalations: & l'eſleue par deſſus le Firmament, iuſques à la conuexité du plus haut Ciel, pour contempler comme la lumiere, les mouuemens,

mens, & les influences des corps celestes gouuernent tout l'Vniuers.

Et d'autant que toutes les choses de ce Monde sont faites auec poids & mesures, & par certaines proportions, qui ne peuuent estre cogneuës que par les Disciplines Mathematiques, il faut de necessité que le Medecin les entende. Ie le dis aprés Hippocrate & Galien, qui nous les recõmandent auec tant d'affectiõ, qu'il est impossible de plus ; pource qu'elles esguisent l'esprit, rendent la vie de l'homme plus illustre, & font mieux comprendre tout ce qui est de la Theorie, & Practique, non seulement de la Medecine, mais vniuersellement de toutes les Sciences, & des Arts : veù qu'il ne s'en trouuera pas vne, qui ne tirẽ quelque chose d'icelles. Neantmoins nous voyons auiourd'huy la mesdisance si grande, que ceux qui se sont vn peu aduancez en icelles, au lieu d'en

estre louëz, ils en sont mesprisez, comme s'ils ne s'y estoient addonnez que pour leur plaisir, ou en gaigner leur vie, & non pour se rendre plus capables de leuer toutes les difficultez, qui se rencontrent en l'exercice de la Medecine: en laquelle ils ne cederont iamais rien à ces esprits noirs, & malings, dont l'ordinaire est, de blasmer en vn autre l'aduantage qu'il a par dessus eux.

Ce n'est pas assez que le Medecin soit bien entendu en toutes les Sciences declarées cy dessus, qui ne sont par maniere de dire, que les seruantes de la Medecine: il faut qu'il sçache parfaictement tout ce qui est de l'Anatomie, laquelle luy enseigne tres-particulierement le nombre, la situation, la figure, la nature, l'actiõ, & l'vsage des parties du corps humain: ensemble les operations de Chirurgie, pour guerir les tumeurs, playes, vlceres, luxations, & fractures.

Ne doit rien ignorer de tout ce qui concerne la matiere medicinale, touchant les bons, & mauuais alimens : les medicamens ſimples, & compoſez : les venins, & leurs alexiters.

Sur tout, il faut qu'il ſoit bien verſé en la Pathologie, & en toutes les autres parties, qui en dependent : pour ſçauoir, auec bonne methode, diſcerner tous les genres des ſignes equiuoques, & vniuoques : les eſpeces des maladies : leurs cauſes, & ſymptomes.

Et en fin, qu'il ſçache bien s'eſcrimer des armes que luy fournit la Therapeutique, lors qu'il eſt queſtion de venir aux mains, pour, auec prudence, & dexterité, combattre, & chaſſer les ennemis de la ſanté. Ce que faiſant à l'honneur de Dieu, & à l'vtilité de ſon prochain, il meritera le tiltre de vray Medecin charitable.

Il l'obtiẽdra encore plus facilement,

si Dieu luy a donné vn corps bien composé, & bien proportionné en ses parties: d'autant que la bonne façon, accompagnée de grauité, & en aage parfaict, ne sert pas de peu au Medecin, pour acquerir de l'authorité sur ses malades, & de la croyãce enuers ceux, qui sont auprés d'eux. Il y a des persõnes assez legeres, pour douter de la suffisãce d'vn Medecin, qui sera subiect à maladies: & dirõt, que s'il ne se peut faire du biẽ, & apporter la santé à soy-mesme, qu'à grande peine il la pourra donner, aux autres.

La bonne temperature du corps est ordinairement accompagnée des meilleures fonctions de l'ame. La parole en est plus libre, l'imagination meilleure, la memoire presente, & le iugement sain: toutes lesquelles choses le rendẽt plus subtil à cõsiderer les circonstances d'vne maladie, plus prompt à in-

uenter les remedes propres à la guerir. Il faut qu'il regarde constamment, sans tomber en defaillance, les saignées, & les operations de Chirurgie, qui se font auec l'esguille, la lancette, le rasoir, le trepan, la sie, le fer chaud, & par autres instrumens: comme aussi les playes, & vlceres d'où sortent par fois tât d'ordures & d'infections, qu'il faut y estre accoustumé, & auoir le cœur bon, s'il ne luy prend enuie de vomir, en les voyât. Au surplus, qu'il soit infagitable, & qu'apres auoir trauaillé le long du iour, s'il se presente occasion de se leuer la nuict, & la necessité d'assister les malades, il le puisse faire, sans offenser sa santé. La grande subiection, & l'assiduité que les Medecins apportent charitablement au secours des malades, n'y pouuâs enuoyer leurs valets, pour n'y estre pas trop bons eux-mesmes, les a tousjours rédu recommandables, exempté

des charges publiques,& orné de priuileges.que les Princes leur ont attribués. En plusieurs villes les Medecins sont logez, & gagez, pour les obliger de faire honorablement & charitablement la Medecine.

La quatriesme & derniere condition que ie requiers au Medecin, à ce qu'il puisse mieux exercer la Charité, c'est qu'il soit pourueu des biens de Fortune à suffisance: à fin qu'il ait le moyen de se maintenir hōnestemēt, & que par fois, pour subuenir aux necessitez de sa vie, il ne soit contraint de prendre l'argent que luy presenteroiēt ceux, à qui, autrement, il en donneroit fort volontiers.

Il se trouuera des personnes malades mal nourris, mal couchez, & chargez d'ēfās, qui crierōt à la faim: se pourroit-il faire qu'vn Medecin peust voir ces miseres, sās cōpassion, ou saus leur presenter quelque chose, s'il en a le moyē, pour subuenir à leur si grande necessité?

Il s'en trouuera d'autres, qui sembleront estre accommodez, & auoir dequoy se faire traicter, qui cependant auront plus besoing d'estre secouruz d'aumosne, que ceux qui n'ont point de honte à descouurir leur pauureté.

Quant à ceux qui ne sont point incommodez, & qui gaignét fort bien leur vie, lors qu'ils sont en santé: s'il leur suruient vne maladie vn peu longue, & difficille, & où il est besoin de bonne nourriture, sans comprendre les remedes: faut-il qu'ils se ruïnent pour cela? Non, non: C'est là où le Medecin peut exercer la charité, & où il faut enseigner les remedes à la maison, en attendant qu'on apporte vn meilleur ordre, qu'il n'y a point au prix des medicamens, en ce qui concerne la taxe des parties.

Les occasions d'vser de charité, sont si frequentes au Medecin, qu'il n'y en a point qui n'ayt le moyen, en faisant,

selon son pouuoir, l'exercice de sa charge, d'acquerir le nom de charitable: mais celuy-là le pourra meriter encore mieux, qui doüé de toutes les qualitez susdictes, ne se lassera iamais, d'assister charitablement les pauures, & les riches, affligez de maladies.

F I N.

